



**Labyrinthe**

**32 | 2009 (1)**  
**Le petit théâtre intellectuel**

---

## Prologue

**Renaud Pasquier, David Schreiber et Laurent Dubreuil**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3980>  
DOI : 10.4000/labyrinthe.3980  
ISSN : 1950-6031

### **Éditeur**

Hermann

### **Édition imprimée**

Date de publication : 19 juin 2009  
Pagination : 13-18  
ISBN : 978-2-7056-6885-3

### **Référence électronique**

Renaud Pasquier, David Schreiber et Laurent Dubreuil, « Prologue », *Labyrinthe* [En ligne], 32 | 2009 (1), mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3980> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.3980

---

Propriété intellectuelle

## PROLOGUE

Qu'est-ce qu'une « prise de parole publique » aujourd'hui ? Quelles sont ses diverses formes possibles, leurs modalités, leur efficacité ? Le problème s'inscrit dans la perspective qui fut toujours celle de *Labyrinthe*, soit la réflexion sur le devenir des savoirs – tous les savoirs, et de tous ordres – dans l'espace public. À l'origine du présent dossier, il y avait aussi une difficulté intime, pour nous, à trouver une voix propre dans la cacophonie ambiante. Mais au-delà d'un souci personnel (sans doute partagé par beaucoup), s'imposait surtout le besoin d'un nécessaire effort de clarification en la matière, sous la forme d'un inventaire critique. Les pages qui suivent amorcent ce chantier de recherche, cette sorte de « topographie » contemporaine des modalités d'interventions publiques : topographie du réel (ce qui advient, ce qui fait effet) mais aussi du possible (ce que la configuration contemporaine autorise), voire du souhaitable.

Lors de nos débats préparatoires quant à la méthode, aux instruments et à la forme, il apparut bien vite qu'il faudrait faire un sort à une figure tutélaire, celle du parleur public par excellence : l'Intellectuel. Silhouette bien connue, trop connue même. Certains s'en félicitèrent, considérant qu'il était grand temps de s'interroger sur elle ; d'autres au contraire s'en irritèrent, estimant qu'un énième « marronnier » sur la question était superflu, et qu'un tel projet tenait plus du rite initiatique que chaque génération se doit de célébrer. Aucun pourtant ne nia le malaise suscité par la notion.

L'Intellectuel n'avait-il pas disparu ? N'était-il pas « au tombeau », pour reprendre le mot de Lyotard<sup>1</sup>, depuis au moins deux décennies ? Les oraisons funèbres avaient été innombrables, plus ou moins chagrines selon les cas, et divergeant sur les causes du décès : « déclin », règne de la médiocrité, toute-puissance des médias, ravages du techno-capitalisme d'un côté, intelligence collective d'une société adulte qui aurait su se délester d'encombrants tuteurs d'un autre, etc. Beaucoup étaient convaincantes. Pourtant le spectre qui se dressait devant nous, en ce carrefour tant

---

1. Jean-François Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris, Galilée, 1984.

foulé, l'attestait : il n'avait jamais été plus présent que depuis qu'on (et peut-être parce qu'on) le déclarait mort et enterré ; la langue commune le maintient, contre vents et marées, comme une catégorie opératoire, et il réapparaît très régulièrement, dès que les circonstances rapprochent les sphères dites du savoir et de la politique : élections, crise (sociale, financière, politique...), « mouvements » divers. Mieux : tous ceux, ou presque, qui, bien avant nous, ont entrepris d'examiner les conditions d'exercice de la parole publique, se sont inscrits dans le cadre traditionnel défini par l'Intellectuel. De Gramsci (intellectualité partagée par tous contre « fonction intellectuelle » réservée à quelques-uns ; « intellectuel traditionnel » contre « intellectuel organique ») à Foucault (« intellectuel spécifique » supplantant « l'intellectuel universel »), en passant par Bourdieu (« intellectuel collectif » contre « intellectuel pur »), les distinctions les plus raffinées, les typologies les plus éclairantes, les plus efficaces, n'ont souvent consisté qu'en ajustements plus ou moins importants autour d'un même nom<sup>1</sup>.

Que faire alors ? Prendre acte d'une survie étrange mais indéniable, comme si de rien n'était ? Balayer au contraire une rémanence parasite, et bannir l'Intellectuel de nos phrases ? Car quelque chose est mort, cela ne fait pas de doute : une figure de Maître, celle du détenteur d'une vérité universelle, qui puise son autorité dans sa seule maîtrise de la parole, et dont l'*écrivain* était le modèle le plus puissant. En ce point, Foucault – dont nous reprenons ici brièvement l'analyse – convainc, sa distinction universel/spécifique (aujourd'hui plébiscitée par une majorité de ceux qui s'interrogent sur le sujet) recouvrant l'opposition écrivain/savant, le second ayant très nettement pris le pas sur le premier dans l'espace public<sup>2</sup>. Encore peut-on, et bien des travaux du même Foucault nous y invitent, s'interroger sur cette évolution : le « savant » est-il nécessairement, en tant qu'intellectuel, plus fiable que « l'écrivain » ? Ne serait-ce pas plutôt qu'il suscite l'adhésion et la conviction par des procédures différentes, et aujourd'hui dominantes ? Poser ces questions, même sans y répondre, c'est déplacer le point de vue sur l'Intellectuel et sa disparition, suggérer

---

1. « Je revendique ce terme d'intellectuel, qui à l'heure actuelle, semble donner la nausée à quelques-uns », Michel Foucault, « Le souci de la vérité », entretien avec François Ewald (1984), dans *Dits & Écrits* II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1494.

2. « [...] Le nouvel intellectuel, ce n'est plus l'écrivain génial, c'est le savant absolu », Michel Foucault, « Entretien avec Michel Foucault » accordé à A. Fontana et P. Pasquino (1977), *op. cit.*, p. 157.

qu'avec lui, ce n'est pas une réalité sociologique qui s'est effacée, mais un certain régime de croyance.

La réalité, ou plutôt l'unité de l'Intellectuel a-t-elle jamais consisté en autre chose qu'en ce régime de croyance ? Soit à la fois la figure elle-même, l'ensemble des procédures qui la construisent et la donnent à voir, et enfin son effectivité même, dépendant pour une part desdites procédures, pour une autre de déterminations extérieures, à savoir de vastes matrices idéologiques<sup>1</sup>. C'est aussi l'affaissement ou l'épuisement de ces matrices (laissant place à la très stupide doxa de la « fin des idéologies ») qui rend à une inconsistance – mais non inexistence – fondamentale l'« Intellectuel ». Ce dernier ne parut en fait substantiel que pendant une brève période, et même alors toujours fantomatique et fragile face à d'autres catégories (écrivain, philosophe, savant, etc.). « Disparu », l'Intellectuel ? On peut se demander s'il est jamais né... Parler de sa « disparition », c'est encore s'inscrire dans la fable de l'Intellectuel – sa naissance, sa gloire, sa mort. Or c'est cette fable même qui est remise en cause, ou plutôt qu'il faut remettre en cause, afin de saisir le fantôme en tant que tel.

La langue pouvait nous y aider : le maintien du substantif « intellectuel » contribue à rigidifier le rôle qu'il incarnerait et à simplifier les fonctions qu'on lui fait remplir ; en conséquence la sociologie des intellectuels reste, qu'elle le veuille ou non, prisonnière du concept (tout comme la répétition parfois un peu incantatoire des lexiques foucauldien et gramscien), dont elle réifie à tort l'existence sociale. Il fallait alors non pas effacer, mais déplacer le terme ; l'adjectiver (comme nous le faisons, à dessein, dans le titre de ce dossier) : lui faire perdre majuscule et prépondérance, le rendre à un statut ancillaire, à une disponibilité collective (dès lors, à partir de maintenant, quand on emploiera le mot sous sa forme substantive, nous écrirons toujours « intellectuel » – sauf cas particulier – sans majuscule et avec des guillemets chargés de restituer l'instabilité et l'inconsistance extrêmes de la figure). Ainsi saisira-t-on mieux, peut-être, la réalité effective des nombreux et subtils décalages qui constituent l'ensemble hétérogène des prises de parole publique contemporaines.

---

1. Nous entendons par là des pensées, ou pour mieux dire, des *systèmes*, qui ont produit une *doxa*, comme un appendice les prolongeant hors du champ scientifique, philosophique, etc. Le marxisme en est l'exemple le plus évident : il fournit un socle sur lequel s'affirmer, et un point de repère en fonction duquel se déterminer.

Opérer ainsi sur la notion, c'était en effet prendre acte de sa fragmentation sans doute intrinsèque : multiplier les « postures intellectuelles », les « figures intellectuelles », curieux archipel résultant du grand démantèlement – ou dégonflement de la baudruche, comme on voudra. La configuration obtenue est forcément confuse et désordonnée, d'où la nécessité (intellectuelle) d'y projeter quelque lumière.

C'est à ce stade de la réflexion que l'idée d'une topographie prit tout son sens. Fallait-il partir d'une analyse des « médias » contemporains (leur statut, leurs pouvoirs, leur organisation) et poursuivre la route tracée par de nombreux travaux critiques dans ce domaine ? Devions-nous privilégier quelques cas, quelques « parleurs » symptomatiques, et tenter ensuite de généraliser l'analyse ? On songea un moment à une étude fondée sur la matérialité même des discours, distinguant les figures et tropes les plus usités et les plus efficaces aujourd'hui. On opta finalement pour une approche hétérogène, dont le résultat (provisoire) est là : ni sociologie, ni psychologie, ni analyse linguistique ou textuelle, et sans doute tout cela à la fois, sauvagement. Les figures décrites ici ne sont pas des « agents » ou des « acteurs », mais des formes d'énonciation possibles. C'est bien dans l'élément du discours que nous menons d'abord notre enquête, espace labile où nul lieu n'est exclusif d'un autre, les positions (les figures) se pouvant échanger, multiplier, superposer. Nous procédons respectivement par descriptions génériques et particulières, sans hésiter à nous inspirer d'auteurs apparemment éloignés de nos préoccupations présentes.

Difficile, à cet égard, de ne pas songer à La Bruyère, tant pour la composition fragmentaire, l'impossibilité de subsumer l'ensemble sous une définition homogène, que pour l'observation lucide matinée, parfois, d'ironie. L'évocation du moraliste fera peut-être ricaner certains : « sociologiquement révélatrice » pour les uns, « impropre et prétentieuse » pour les autres, « *littéraire* », même, pour les plus méchants. La Bruyère est pourtant une source précieuse d'approches et de protocoles d'écriture qui nous semblent parfaitement adéquats à notre recherche. Nos « Caractères » – nous empruntons donc le terme – sont cependant, en un sens, plus mobiles, ou disons plus « amovibles », que les siens : moins des personnages que des rôles, voire de simples costumes dont on peut se défaire en un rien de temps, et combiner des manières les plus excentriques. Nous tentons aussi de marquer les évolutions dans la

## Prologue

distribution des rôles – puisque cette pluralité des prises de paroles ne nous paraît pas neuve en soi.

Ces « Caractères » ont été dégagés au terme d'observations, d'analyses critiques, de lectures, et de conversations – comme toute recherche, somme toute. Signalons, à ce propos, qu'on trouvera parfois, dans les « Caractères », des phrases prélevées chez des auteurs et livres divers, indifféremment essais ou romans. Afin de ne pas briser la dynamique descriptive et perturber la lecture, nous avons décidé de les intégrer, pour la plupart, dans le corps du texte, sans les distinguer par un appel de note. Cependant, à chaque fois, l'emprunt est dûment signalé, références à l'appui dans la section « Bibliographie, références, lectures » qui suit chaque texte (au lecteur curieux d'opérer la jonction). Manière pour nous de ménager invention d'écriture et exigence de recherche.

La partie « Caractères » constitue une forme de vaste introduction à la seconde partie du travail, plus individualisée, celle des « Portraits ». Ceux-ci ne consistent pas en une présentation biographique ou en un résumé des grands axes de l'œuvre (quand il y a lieu), mais bien en l'exposition des traits par quoi tel ou tel penseur nous paraît inventer une figure intellectuelle singulière, quelle que soit la sympathie ou l'antipathie que l'on peut éprouver pour ses discours et son travail : sont ainsi exclus des auteurs sans doute passionnants et appréciés de nous, parfois considérables, même, mais non pertinents selon ces critères. Nous avons privilégié, après maintes discussions, des parleurs/penseurs d'horizons divers (bien loin, donc, de pouvoir tous prétendre à la vieille catégorie d'« intellectuel »), aux trajectoires improbables et aux situations singulières, qui permettent de mettre à l'épreuve les instruments « archétypaux » forgés dans la première partie, mais aussi de rappeler la complexité des situations, en insistant sur les moments où des positions instables se dessinent : aucun Portrait ne correspond donc à un seul Caractère, mais à une combinaison de ceux-ci, ses coordonnées spécifiques étant identifiées par proximités ou éloignements. D'où une certaine jouissance de voir l'efficacité heuristique des Caractères et la liste de ceux-ci s'allonger par contrecoup (les deux Actes de notre dossier s'influençant mutuellement), s'enrichir, se préciser, ce que notre « décor », sur le modèle de la carte de Tendre, reflète bien (de l'*Expert* a surgi le *Savant Professeur* ou le *Spécialiste*, la *Pythie* a vu ses faces se multiplier, etc.). Inversement, se fait jour aussi le sentiment qu'aucune

de nos catégories n'était assez fine pour rendre compte avec précision de l'alchimie à l'œuvre dans un Portrait.

Ce sentiment d'inachèvement n'assombrit pourtant pas le précédent, au contraire, puisqu'il ouvre l'excitante possibilité de prolongements. Incontestablement, l'entreprise n'est pas finie. Nous proposons d'ailleurs une liste de « Portraits à faire » qui nous semblaient pertinents. Si le résultat provisoire est réussi, c'est au lecteur d'en juger.

Renaud Pasquier, David Schreiber  
& Laurent Dubreuil